

les régions de l'Amérique. Mais le sujet est inépuisable, et on ne se lasse pas d'étudier ce qui tient aux mœurs étranges, aux qualités singulières de ces peuplades primitives contre lesquelles la race européenne est en lutte depuis trois siècles, et qui, peu à peu refoulées aux extrémités d'un continent qui leur a appartenu, s'affaiblissent d'âge en âge et diminuent de telle sorte qu'on peut prévoir le temps où elles seront anéanties.

A l'ouest des montagnes Rocheuses, M. Frémont a vu plusieurs de ces peuplades réduites à un profond état de misère, sans industrie, sans commerce, sans récoltes agricoles, ne vivant que de plantes sauvages, de racines, d'herbes et d'insectes.

Sur la côte californienne, entre San-Diego et San-Francisco, il y a d'autres Indiens presque aussi misérables. Ceux-ci sont le plus souvent à peu près nus. Les plus opulents se parent d'une casaque faite avec des courroies de peaux de lièvres ou de loutres, tressées grossièrement. Les femmes portent un tablier de roseaux qui s'attache à la taille par un cordon, et tombe jusqu'aux genoux. Ils fabriquent, avec des bottes de joncs de dix pieds de longueur, des espèces de radeaux avec lesquels ils ne craignent pas de s'aventurer sur les rivières. C'est peut-être le procédé de navigation le plus primitif et le plus grossier qu'on ait jamais découvert.

Ces Indiens se font, comme ceux de l'Amérique du Nord, des fétiches de bois et de pierre, mais ils ont un autre culte plus grave. Ils adorent la vieillesse. Ils choisissent, dans leurs villages, un vieillard, l'élèvent à la dignité de Dieu, et lui offrent les prémices de leurs chasses et de leurs moissons. Lorsqu'une guerre éclate, entre eux et leurs voisins, ils transportent sur un monticule ce patriarche idolâtré, l'entourent d'une forte palissade, le défendent ardemment contre les attaques de l'ennemi, et se font ainsi les dieux tutélaires de leur divinité élective.

En 1845, à la suite d'une troisième expédition non moins hasardeuse que les précédentes, M. Frémont se trouvait de nouveau sur les confins de la Californie, quand la guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique. Il fut appelé à prendre part à cette lutte, et s'y jeta bravement avec ses fidèles Canadiens. En moins d'une année, la Californie, dont on ne connaissait point encore les riches placers, fut enlevée au Mexique. M. Frémont aida puissamment à cette